



Festival Chantiers d'Europe
8^e édition / Théâtre de la Ville / 2-24 mai 2017



La Reine Blanche

scène

des arts

et des sciences

D'APRÈS LE FILM
**PORTRAIT D'UNE
ENFANT DÉCHUE**DE
JERRY SCHATZBERG**PUZZLE**

18 AVRIL — 10 JUIN 2017

D'Élisabeth Bouchaud
Mise en scène
Serge Dangleterre
Avec
Élisabeth Bouchaud
Jean-Benoît TerralScénographie et costumes
Kham-Lhane Phu
Construction décor
Christian Jutan
Création lumière
Fabrice Blaise

La terrasse

2 bis passage Ruelle 75018 Paris - 01 40 05 06 96
reineblanche.com - reservation@reineblanche.com**ÉDITO****EUROPE, FILLE D'AGÉNOR**

Fidèle illustration d'un temps cyclique aussi inquiétant que rassurant, le festival Chantiers d'Europe revient pour la 8e année au Théâtre de la Ville, et avec lui les incaptés et les espoirs charriés par une Europe surfant enfin sur la crête de la vague du changement. Parce que oui, cette Europe que représentent cette année sur les plateaux le Portugal, le Royaume-Uni, l'Espagne, les Pays-Bas, la Grèce et la Croatie n'est plus seulement celle de la crise et devient celle du tremblement. Ces mêmes tremblements que son grand-père Poséidon incarnait dans la mythologie grecque d'hier et qui nous rappelle alors la folie de ceux qui oublient pour avancer. Tremblement des marges, des folies et des désirs, tremblement des possibles, aussi. C'est exactement cela qu'incarneront cette année ces artistes parfois oubliés de la scène française, du 2 au 24 mai. Cela, et bien d'autres choses encore, parmi lesquelles les valeurs d'accueil et d'acceptation. Car comment ne pas se dire qu'à l'image de l'Espace Cardin, de la Fondation Ricard, du Théâtre des Abbesses et de la Fondation Cartier, qui accueillent cette année les représentations du festival, nous ne devrions pas ensemble tenter de mutualiser nos savoirs plutôt que de réfléchir à mieux exclure certains de nos comforts quotidiens ? Cela aussi est une leçon donnée par le festival Chantiers d'Europe cette année. Une leçon qui nous rappelle encore une fois l'histoire de cette Europe dont nous partageons l'héritage et qui, avant d'être ce continent traversé par les rages inconscientes du xxi siècle, n'était rien d'autre qu'une princesse de Phénicie, fille du roi de Tyr, cette petite ville du Liban, aussi proche de Nazareth que de Damas.

La rédaction

Prochain numéro spécial festival WET le 21 avril

SOMMAIRE**FOCUS** PAGES 4-7

CIE ILMAQUINARIO TEATRO : RESACA
ZHANA IVANOVA : BORROWED SPLENDOR
MARCO DA SILVA FERREIRA : BROTHER
CHRISTOS PAPADOPOULOS : ELVEDON
AMSTERDAM RLEZMER BAND & GUESTS

REGARDS PAGES 8-9

MACMILLAN & DONAHOE : EVERY BRILLIANT THING
ANESTIS AZAS : FARMAKONISI
GIULIO D'ANNA : 00000000
KALEIDER : THE MONEY

JEUNE PUBLIC PAGE 10

COMPANHIA CAÓTICA : SOPA NUVEM
CIE BONTEHOND : IPET
FRAGATA & BARAHONA : AU-DELÀ DE LA FORÊT. LE MONDE

ENTRETIEN PAGE 12

SÉRGIO GODINHO

LA QUESTION PAGE 14

KATHRIN DEVENTER

ZOOM PAGE 15

EXPOSITION : LE RAPPEL DES OILLETS

TRIBUNE PAGE 15

DIMITRIS NAKOS

lourdes

texte et mise en scène

Paul Toucang

du 19 avril au 13 mai 2017

baalde **Bertolt Brecht**
mise en scène **Christine Letailleur**

du 20 avril au 20 mai 2017

avec le Théâtre de la Ville

la **colline**

théâtre national

www.colline.fr 01 44 62 52 52



RESACA

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE TITO ASOREY, CIE ILMAQUINARIO TEATRO / THÉÂTRE DES ABBESSES / 11 MAI À 20H30

« L'été 2016, cinq amis se retrouvent pour reconstruire à partir de leurs souvenirs l'histoire d'Alex, leur amie disparue, qui a marqué leur vie. De quelle manière la mémoire peut-elle nous préserver d'un monde instable ? »

LA VIE D'ÁLEX

— par Andrea Pelegrí Kristić —

« Quand on a commencé à travailler sur ce nouveau spectacle, on avait l'intention de faire un laboratoire sur l'amour liquide [...] ou l'amour au temps de Facebook, ou le sexe au temps de Tinder », raconte Fran, seul à l'avant-scène.

Des projections soulignant les concepts principaux de son récit accompagnent ce monologue presque quotidien, pédagogique par moments, qui nous fait part du processus de création de la compagnie. Pourtant, la disparition de leur ami Álex, avoue Fran, vient tout chambouler. Tout d'un coup, l'objet de leur recherche n'est plus ni l'amour ni le sexe au XXI^e siècle, mais plutôt leur pote Álex. Sa vie. Son histoire. Le troisième spectacle bilingue (espagnol-galicien) d'IlMaquinario Teatro, « Resaca » (« Gueule de bois »), propose ainsi, dans le style du théâtre documentaire, de récupérer la mémoire d'Álex. Ou au moins, d'essayer de le faire. Tous les moyens scéniques sont au service de cette quête : musique, projections, extraits de poésies et de textes littéraires canoniques (de Lope de Vega à Gabriel García Márquez), objets et corps s'organisent sur scène pour créer un portrait d'Álex, certainement inachevé,

provisoire, subjectif. Les petits numéros musicaux et les conversations à son sujet se succèdent, s'empilent, se cumulent, dans une espèce de palimpseste à géométrie variable. Chaque nouveau tableau aide à construire une image de cet Álex, parfois très attendue, mais surtout paradoxale. Toute nouvelle information force à se poser des questions : Qui est cet Álex ? Pourquoi est-il si important ?



Recherche de nouveaux langages scéniques

Sur un ton ludique, un premier portrait se dresse lors de ses funérailles. En imitant la déclamation boiteuse des prêtres, un des comédiens fait le survol, à une vitesse comique, de la messe, ce qui crée un contraste intéressant avec le caractère supposément sombre d'un tel événement. Puis IlMaquinario Teatro propose un tableau complètement différent, probablement le plus fascinant du spectacle : accompagnés d'un accordéon et d'un métronome, deux comédiens, une femme et un homme, se livrent à une espèce de duel où les paroles et les mouvements dialoguent avec la musique et le son obstiné

du métronome. L'homme récite une série d'injonctions adressées à Alex, alternativement amoureuses et brusques (« Je veux que tu me lises des poèmes de Pessoa, que tu sois avec moi »). Quoique le ton de la pièce évoque par moments un esprit un peu amateur, l'énergie consacrée à la reconstruction de la vie et de l'œuvre d'Álex, ainsi que la recherche constante de nouveaux langages scéniques et de changements de rythme, viennent combler les éventuels vides du spectacle. L'engagement des comédiens est poignant, et il n'y a pas un brin de cynisme ni de nihilisme, sans que cela tombe pourtant dans le piège de la gravité. Le projet initial sur l'amour liquide et le vertige de la vie contemporaine est implicitement présent dans cette quête, puisqu'à la fin il s'agit de trouver des repères pour survivre et, surtout, de retracer l'un des amours les plus profonds et les moins liquides : l'amitié.

IlMaquinario Teatro est une compagnie de théâtre qui a pour vocation de privilégier le travail de l'acteur comme terrain d'exploration de la nature humaine offrant aux spectateurs des histoires qui suscitent débats et controverses mais qui restent toujours ludiques.

FOCUS —



BORROWED SPLENDOR

ARTS VISUELS / CONCEPTION ZHANA IVANOVA / FONDATION D'ENTREPRISE RICARD / 24 MAI À 19H

« Ce n'est pas du théâtre, mais ça lui ressemble. Trois personnes, choisies parmi le public, acceptent de prendre part à une performance dans laquelle elles sont invitées à accomplir des actions. Ils découvrent peu à peu leurs "missions" et glissent de la position d'exécutants à celle d'individus jouant un rôle. »

CHAIR À CONCEPT

— par Mariane de Douhet —

Si le Nouveau Roman et le Dogme95 accouchaient d'un rejeton théâtral, ça donnerait probablement ceci : un spectacle-performance à l'austérité formelle revendiquée, tant du point de vue du texte que de la mise en scène.

Deux hommes, une femme, une table, des cigarettes, autant de combinaisons possibles sur fond de plateau nu et de gestes mécaniques. On pense au poème de Prévert « Déjeuner du matin », dans lequel prendre sa tête dans ses mains pour pleurer se perd dans la neutralité d'un geste utilitaire. Pas de larmes ici mais des regards échangés/évités, des mouvements de buste, des hausses de sourcils : le dispositif est behavioriste en diable, comme si se déroulait devant nous un exemplaire du grand répertoire des attitudes possibles. À travers la tentative d'épuisement d'un jeu de séduction entre Irina, Emil et Julian, on assiste à l'examen clinique d'un rapport de forces. Ces trois-là pourraient se battre ou faire l'amour sans qu'aucun de leurs mouvements ne se charge de plus d'affects que lorsqu'il s'agit d'allumer une cigarette. Leur existence semble réduite à une litanie de didascalies. La splendeur n'est qu'« empruntée » lorsque les gestes ne sont pas vraiment les

nôtres, lorsqu'on les exécute sans y mettre beaucoup de soi. L'action peut-elle se passer de l'être ? La question est posée. Le dispositif scénique – son absence revendiquée – prend tellement de place qu'on a, au départ, un peu peur (lassitude d'un art obsédé par l'idée).



On est mis devant notre mauvaise foi familière

Puis on finit par l'admettre : les prescriptions qui gouvernent l'action des personnages sont les nôtres (nous nous croyons libres mais...), ça donne envie de (re)lire Spinoza, c'est absurde et on rit jaune, tout plein de notre orgueil bafoué. Parfois la vie prend le relais sur le mécanisme, et on est témoin, le temps d'un instant, de la surprise qui traverse les protagonistes, en proie au même constat mais veillant à le dissimuler sous le sérieux avec lequel ils interprètent leur personnage. Et le dispositif squelettique prend son sens, le dénuement symbolique très dogvilien devient une invitation au détail. Monotonie, prévisibilité, variations infimes : il faut surtout veiller à ces dernières. L'improvisation peut commencer lorsqu'on dépasse les règles, à condition de les avoir incorporées. Mise

en abîme du processus théâtral lui-même – un metteur en scène qui dit quoi faire à ses acteurs – comme de la vie elle-même : une conscience qui nous dit quoi être ou quoi jouer. On est mis devant notre mauvaise foi familière : chacun est à sa place en jouant son propre rôle, la femme joue à la coquette, etc. C'est le despotisme doux de ceux qui s'absentent d'eux-mêmes sans même s'en rendre compte, le confort de la règle – abandon à bas prix. La liberté et l'invention démarrent lorsque la règle s'épuise. L'imagination est alors inversement proportionnelle à la réalité (fut-elle elle-même « jouée »). Foissonner devant l'austérité formelle. Un pacte s'opère avec le spectateur : ce que vous allez voir, il faut le prolonger par des visions. Mise à disposition d'une situation, de personnages, d'un texte qui les agence. Il nous revient d'élaborer le reste.

La pratique artistique de Zhana Ivanova se concentre sur la réorganisation et la reconfiguration de modèles quotidiens et systèmes auxquels nous nous sommes habitués. Elle se sert de la performance pour créer des situations animées par des relations sociales et de pouvoir.



« Brother » © José Caldeira / TMP



BROTHER

DANSE / CONCEPTION MARCO DA SILVA FERREIRA / THÉÂTRE DES ABBESSES / 13 MAI À 20H30

« Après avoir présenté Hu(r)mano en 2015, Ferreira revient avec 7 danseurs pour une danse tribale et urbaine. Condensé d'humanité, tentative d'un effort commun, mimétisme constant entre les interprètes, cette pièce interroge la généalogie et les similitudes d'une génération à l'autre. »

POUPÉES MÉCANIQUES

— par Duarte Bénard da Costa (traduit du portugais par Pénélope Patrix) —

Tic-tac. Le temps ne s'arrête pas. On contemple un danseur-marionnette orchestré par ses propres fils ; des interprètes qui dansent sur un mode systématique au son d'une musique-horloge, avec des mouvements concertés, prévisibles comme ceux d'une machine – évocation de l'immaturité de Pinocchio, souvenir de Geppetto dont les horloges mécaniques sonnent sans s'arrêter –, puis, en cadence, effectuent des mouvements désordonnés et divers.

Ce sont là les premiers instants qui procurent une sensation de parenté : Brother est au commencement celui qui imite et cherche des systèmes, qui, maladroit et puéril, tente d'égaliser le frère-modèle. Une succession de jeux de pouvoir, comme si chaque interprète, avec son vocabulaire propre, luttait pour commander ou se laissait diriger, séduit par le mouvement du plus fort. Une suite de convergences et de divergences irrégulières et apparemment improvisées, qui cohabitent avec la constance du tic-tac du système musical. Soudain la lumière s'évanouit et la musique change. Survient un scénario d'une plus grande maturité, où les danseurs assument une énergie sexuelle destructrice. Leur danse pourrait faire penser à une dionysiaque féroce, mais cette image est vite remplacée par une autre

— celle des battles de rap ou des rites tribaux de passage à l'âge adulte, ou même des combats lors de l'accouplement de certains animaux, où l'excitation s'allie à la violence. Au son d'une musique qui mêle les tambours des rythmes tribaux à la musique électronique et aux voix d'un chant épique, les interprètes prennent en charge les trois vocabulaires, indépendamment les uns des autres.



La loi de la croissance et du dépassement

Ainsi progresse la maturation du frère et de Brother, la découverte du cercle et du rituel et du pouvoir de l'affrontement ; ainsi se cherche ce qu'il y a d'animal et de primitif en l'homme, et sont évoquées les rues et ceux qui les vivent. Une fois de plus la musique est modifiée, devient amorphe et changeante. Les silhouettes des deux danseuses (Cristina Planas Leitão et Anaisa Lopes) se découpent dans la pénombre du plateau et prennent part à la difformité – ce sont les freaks de la ville nocturne, l'opposé de l'idéal occidental d'harmonie, et c'est ce qui les rend puissantes, créant une esthétique du mouvement et de l'image particulièrement insolite, qui impressionne. Elles sont la concrétisation du rituel qui a eu

lieu précédemment. D'autres danseurs les rejoignent, et le scénario de multiplicité se complète, devient complexe. Alors le rythme s'accélère, des orbites apparaissent au sein d'une orbite principale ; pouvoir en quête de pouvoir ; cercles dans des cercles ; l'imitateur qui sans cesse se transforme en la chose imitée. Ce qui surgit de ces corps n'est pas démocratique, c'est la loi de la croissance et du dépassement qui règne, et l'idée d'expérience, de tentative, d'erreur. C'est ainsi que « Brother » démontre comment les techniques propres à chaque danseur et leur virtuosité peuvent se plier et se hausser en une hiérarchie fraternelle, comme on peut aimer le canon et chercher à établir une nouvelle norme. Comme on peut, à un moment, être Dieu, comme le fut Max Makowski, un Arès, père d'Eros, et juste après un animal vulnérable, mortel, pris dans un autre système de pouvoir, en quête d'exemples et de protection.

Membre actif de la jeune scène portugaise, Marco da Silva Ferreira a travaillé avec des artistes tels qu'André Mesquita, Hofesh Schechter, Sylvia Rijmer, Tiago Guedes, Hugo Pontes, avant de se lancer lui-même dans l'écriture chorégraphique. Il mélange la danse urbaine et la danse contemporaine.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

Grèce **ELVEDON****DANSE / CONCEPTION CHRISTOS PAPADOPOULOS / THÉÂTRE DES ABBESSES / 9 MAI À 20H30****« Le chorégraphe grec s'inspire du célèbre roman de Virginia Woolf "Les Vagues" qui relate la vie de six amis, de l'enfance à l'âge adulte. Six personnalités distinctes, six perceptions différentes de la réalité. »****LE CORPS MACHINAL**

— par Augustin Guillot —

Elvedon. Un royaume imaginaire. Qu'est-il donc de plus ? Difficile à dire, si ce n'est qu'il surgit furtivement au milieu des « Vagues » de Virginia Woolf. Quelque chose qui aurait à la fois la permanence rugueuse de la terre et la labilité évanescence de la mer, une forêt sous-marine en quelque sorte, un « territoire insubstantiel ».

Elvedon devenu, dans la scénographie de Papadopoulos, un espace noir, dépouillé. Et pour l'habiter, six danseurs, à l'image des monologues que le roman entremêle. Mais ici, aucune voix ne se fait entendre, aucun texte n'est projeté. C'est le choix de l'abstraction qui est donc fait, le chorégraphe souhaitant moins illustrer en ses détails le contenu d'une œuvre qu'y trouver un principe formel susceptible de présider au geste chorégraphique. Ce principe, il le trouve d'abord dans le mouvement même du roman. Le temps a passé, et déjà l'aube a rejoint le crépuscule. Le changement donc, derrière la répétition inexorable. Tel sera le principe formel structurant la chorégraphie : les danseurs répétant les mêmes gestes, mais produisant, par la répétition même, des changements subreptices. Ainsi, de l'œuvre de Woolf, Papadopoulos ne retient pas la contin-

gence matérielle des lieux, des objets et des couleurs, mais le principe formel qui préside à la réalisation d'une idée : la métamorphose par répétition. L'idée : le temps qui passe. Car le temps qui passe précisément ne passe pas, il est toujours déjà passé, il est ce qui se dissimule derrière le quotidien de gestes sans cesse répétés, et dont on ne prend conscience qu'en se retournant.

**À la fois le machinique et l'organique**

À regarder les danseurs, ce n'est qu'après coup que l'on remarque un changement de trajectoire ou de gestuelle, à l'image d'un être familier dont on ne percevrait les rides qu'après avoir exhumé un de ses vieux portraits. Les partis pris du chorégraphe sont donc d'une grande cohérence. Mais l'œuvre acquiert par là une dimension sans doute trop systématique, comme en témoignent les rapports de la danse à la musique. Le mouvement des corps se trouve ainsi arrimé à une pulsation légèrement grésillante. Un bruit de mer, peut-être, mais qui ressemble davantage à un bruit d'usine. Et ces mouvements répétitifs, impulsés par des corps au tronc

d'une fixité imperturbable, apparaissent alors comme robotisés, répondant à cette musique machinale comme un effet répondeur à sa cause. Des corps enfermés dans une geôle de sons et dont la gestuelle mécanique se fait reproduction, redondance, représentation du ronronnement d'une machine. Qu'est-ce alors qu'un geste musical si ce n'est un geste qui ne représente rien, ne renvoie à rien d'autre qu'à lui-même ? Musicalité qui requiert donc, sinon absence de musique, du moins écart par rapport à elle, imprévisibilité, béance qui fasse dérailler la machine. C'est ainsi que l'horizon illustratif ne cesse de resurgir sous la forme spectrale du machinal, en une triple inféodation, du corps au monde du travail mécanisé, du geste à une musique d'automate, de l'imaginaire à l'illustration trop mécanique d'une idée. C'est la potentialité élégiaque de la répétition qui disparaît, et avec elle Elvedon, lieu impossible, qui serait à la fois le machinique et l'organique, la minéralité mouvante de la mer.

Christos Papadopoulos est membre fondateur de la compagnie de danse Leon & The Wolf. Depuis 2013, il collabore avec l'école d'art dramatique du conservatoire d'Athènes comme professeur de chorégraphie, de composition et d'improvisation.

FOCUS —**AMSTERDAM KLEZMER ORCHESTRA & GUESTS****MUSIQUE / CONCEPTION AMSTERDAM KLEZMER BAND / ESPACE CARDIN / 24 MAI À 20H30****« Ces musiciens à l'énergie communicative charment depuis plus de 20 ans les publics du monde entier. Ils brassent des mélodies traditionnelles klezmer à des influences jazz, empruntent aussi les sons tziganes et les musiques des Balkans. »****ERRANCES, TRANSES ET DANSES**

— par Sébastien Descours —

La musique klezmer a ceci de fascinant qu'elle est une synthèse parfaite de notre vieille Europe et de son histoire. Probablement issue des mêmes racines que la musique tzigane, elle conte les errances d'un peuple entre Gange et Europe centrale.

De village en shtetl sont portées les histoires de vie, de religion, de quotidien, de la construction de cette culture qui ira ensuite nourrir et construire la musique occidentale, romantique d'abord puis jazz et funk. Musique de la joie de vivre, elle donne irrésistiblement un rythme au pied qui bouge, une cadence aux corps qui se meuvent, un élan d'énergie et de plaisir aux danseurs saisis par une transe sans objet autre que le plaisir et l'harmonie. Mise à mal lors de la Seconde Guerre mondiale et de la Shoah, cette musique populaire sera de plus concurrentielle dans les cœurs par la musique classique – et par les oukazes du bon goût – qui attirera les plus grands (Heifetz, Oistrakh, Menuhin). Le genre retrouvera à partir de la fin du siècle ses marques de noblesse en envahissant et en intégrant les registres du jazz, du hip-hop, etc. L'Amsterdam Klezmer Band est une parfaite synthèse de cette nouvelle

approche du klezmer : rompant avec la tradition d'exclusion des instruments à vent et des percussions, le groupe intègre également des origines diverses : klezmer et musique des Balkans, ska et jazz, tzigane et hip-hop. Leur musique est aussi une base pour des DJs de renom comme C-Mon & Kypski ou encore Shantel.

**Plonger dans ses propres racines enfouies**

En dix-neuf ans, le groupe de sept musiciens a grandi en renommée mondiale en mixant son propre son, bousculant l'orthodoxie du genre : un chant juif traditionnel peut tout aussi bien être accompagné par un rap ou que par un solo de sax. Ils sont invités partout : des caves des centres-villes aux festivals et salles de concert renommées, en Europe comme au Brésil, au Mexique ou en Corée du Sud. Peu importe que leur musique soit jouée au Sziget Festival, à celui de Hong-Kong, au Concertgebouw, la grande salle classique d'Amsterdam, dans des bars slovénes ou turcs, toujours leurs rythmes entraînent et font danser les spectateurs. Le leader et saxophoniste du groupe le décrit comme un mini

brass band, composé de trois instruments à vent, de percussions, d'une basse, d'un accordéon et d'un chanteur à la voix rocailleuse. En lançant le groupe à Amsterdam, ville où la tradition klezmer avait disparu au début des années 1990, il ne s'attendait pas à l'accueil chaleureux qui l'a conduit très vite à accumuler les propositions de concerts. De 1996, date de création officielle, à 2001, il enchaîne les festivals de rue jusqu'à leur fameux concert au festival de Groningen, qui leur apporte la notoriété et leur permet d'enchaîner les contrats dans le monde entier. Au global, le groupe aura réalisé près de 1 000 performances et enregistré onze disques sans jamais perdre sa formidable énergie, musique de la rue et du plus grand nombre. Il se produira avec Rachid Taha (chant) et Hakim Hamadouche (oud). Allant toujours plus loin dans ce mix des genres, chaque mélange mélodique est un nouveau pas dans cette errance. Chanteurs de la rue, chanteurs de la vie, ils ont inspiré Johann Sfar dans sa série « Klezmer » cantant les épopées d'une bande de musiciens errants apportant joie, rythme et vie aux populations qui les accueillent. Les spectateurs de ce concert auront eux aussi cette chance de pouvoir plonger dans leurs propres racines enfouies, celle de la vie.

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

PHILHARMONIE DE PARIS
Abonnements 2017/18

La nouvelle saison est arrivée.

15 à 25% de réduction à partir de 3 concerts
philharmoniedeparis.fr
Porte de Pantin

CITÉ DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE DE PARIS

MAIRIE DE PARIS
fondation daniel et nina carasso
MÉCENAT MUSICAL SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
Audi

Licenses E.S. : 1-1083204, 1-1041550, 2-1041546, 3-1041547 - BFC

2^e édition

« BE »
CLASSIQUE!

La biennale de la musique classique belge francophone à Paris

25 au 27 avril 2017

► CENTRE WALLONIE-BRUXELLES
46 rue Quincampoix, 75004 Paris. T 01-53 01 96 96
www.cwb.fr

Royaume-Uni

EVERY BRILLIANT THING

THÉÂTRE / CONCEPTION DUNCAN MACMILLAN ET JONNY DONAHOE
ESPACE CARDIN / 17 MAI À 19H« Vous avez sept ans. Votre mère est à l'hôpital. Votre père vous dit :
"Qu'elle a fait une bêtise". Elle n'arrive pas à être heureuse.
Vous faites une liste de tout ce qui est génial dans la vie.
Tout ce qui mérite d'être vécu. »

BONBON QUI BROIE LE BLUES

— par Lola Salem —

La performance soliste de Duncan Macmillan se déploie comme on déploie un papier de bonbon froissé. Avec ce son délicieux et cette couleur un peu criarde qui annonce une gourmandise ravissant yeux et palais, tout en gardant un drôle d'arrière-goût acide. Comment parler de la dépression, de cette bête qui noircit et ronge les pensées ? Comment parler du suicide, de ce départ brutal qui laisse une trace au fer rouge ? Face à ces couleurs terrifiantes, Duncan Macmillan choisit un chemin faussement détourné pour élargir la palette des émotions. L'artiste tente de renouer avec des moments de simplicité, de petits événements anodins qui ne présagent en rien le pire et laissent un goût de glace estivale. Avec ces choses qui jalonnent la vie et donnent envie de la vivre. L'humour anglais s'attaque aux sentiments d'une manière délicatement tragique, sans jamais se confronter directement au serrement de cœur lui-même, mais par le biais d'un fourmillement de sensations enrobées dans un ton appliqué et joyeux. Le grand soin apporté au support sonore féconde intelligemment l'imagination et aide l'effet « madeleine de Proust » à se former. Sur le ton de la conversation, Duncan Macmillan rappelle les goûts, les sons, les chatolements - notamment ceux de l'enfance. C'est un détournement de la mort

à la vie, comme l'on remonte un fleuve, pour retrouver des joies simples mais vitales. Le spectacle déborde d'images, brode les anecdotes les unes avec les autres pour tisser une toile faite d'énergie insouciant et de bonne humeur, qui laisse d'autant mieux transparaître la profondeur insoupçonnée du discours. Le spectacle a déjà gagné le cœur du public dans divers festivals, conquis par ce sourire qui parle de choses si difficiles avec une simple main tendue, un bonbon au creux de la paume, qui allège un peu le poids de la blessure. Il ne s'agit pas d'oublier, mais justement d'ouvrir avec tendresse un cœur à vif.

Duncan Macmillan est un auteur de théâtre, metteur en scène et scénariste anglais. Son théâtre a été joué dans les plus grands festivals comme Theatre-treffen, Festival D'Avignon, Salzburg Festival et aussi à la Schaubühne, au Royal Court, au National Theatre, au Barbican et à Broadway. Il a récemment collaboré avec Katie Mitchell.

Grèce

FARMAKONISI

LECTURE / CONCEPTION ANESTIS AZAS / ESPACE CARDIN / 16 MAI À 19H

« En janvier 2014, onze personnes ont péri dans un naufrage au large de Farmakonisi. Ce fait divers est le point de départ de cette création : une pièce sur le drame des migrants repoussés par une Europe aux frontières bouclées. »

UN NOUVEAU TRIBUNAL SUR LA SCÈNE THÉÂTRALE

— par Christophe Candoni —

Lorsque Plutarque mentionne Farmakonisi dans ses écrits, c'est pour relater les mésaventures de l'illustre Jules César détenu sur l'îlot par des pirates. Si plus de 2 000 ans après ce petit territoire situé non loin des côtes turques en mer Égée est à nouveau célèbre, c'est parce qu'il est devenu la nouvelle destination de migrants clandestins fuyant leur pays. Ils sont des milliers, provenant d'Afghanistan, à transiter sur des barques surchargées avant d'être refoulés ou bien transférés dans des centres à Lesbos, aux conditions d'accueil d'une extrême précarité. Farmakonisi donne son titre à une pièce de théâtre que signe l'auteur et metteur en scène Anestis Azas. L'artiste,

qui a collaboré avec les Rimini Protokoll sur la performance « Prometheus » en 2010, défend avec conviction un théâtre toujours ancré dans la réalité. Présenté aux festivals d'Athènes et d'Épidaure en 2015, « Farmakonisi » fera l'objet d'une lecture dans le cadre de Chantiers d'Europe. La pièce prend pour point de départ le naufrage d'un bateau d'immigrés lors duquel ont péri 11 personnes sur les 27 hommes, femmes et enfants à bord. La scène s'apparente à un tribunal où va se rejouer le procès qui a vu être acquittés les membres de la garde côtière impliquée pour avoir remorqué le navire, et condamné à 145 ans de prison et 570 000 euros d'amende un Syrien

agé de 21 ans pour contrebande de réfugiés. Dans une forme similaire à celle que propose régulièrement Nicolas Steinhilber, les comédiens se font narrateurs. Ils relatent et reconstituent les faits. Des spécialistes sont également convoqués pour proposer leur expertise de la situation. La pièce suit de longs mois de recherches sur le terrain au cours desquels les artistes se sont faits enquêteurs. Partis à la rencontre de celui qui est tenu pour responsable dans sa prison à Avlóna mais aussi des autorités grecques et des survivants, ils proposent de nombreux témoignages audio et vidéo. La démarche passionnée. L'épisode dramatique est ainsi reconsidéré selon les multiples

points de vue défendus. Hyperréactif, ce type de théâtre documentaire exigeant et engagé est fortement utile dans la mesure où il redonne à la scène théâtrale la place d'une tribune, d'un forum, où l'on débat des sujets qui bousculent la société contemporaine grecque et européenne tout entière. Parce qu'il nous concerne tous, il est un geste de combat pour la justice et l'égalité, les libertés politiques et individuelles.

Anestis Azas est né en 1978 à Thessalonique. Il est metteur en scène en Grèce, aussi bien pour les théâtres nationaux (National Theater, Athens Festival...) que pour la scène indépendante à Athènes.

REGARDS

Royaume-Uni

THE MONEY

THÉÂTRE-PERFORMANCE / CONCEPTION KALEIDER / ESPACE CARDIN / 12 MAI À 18H30 ET 20H30

« Ils sont douze assis autour d'une table sur laquelle se trouve une grosse somme d'argent !
Ils ont une heure pour décider, de façon unanime, comment la dépenser. »

À VOTRE BON CŒUR

— par Léa Coff —

Des billets au centre de la table, des secondes qui s'écoulent, des regards tendus, des voix qui s'élèvent et une décision à prendre avant que sonne la fin de la partie. C'est à une expérience immersive hors du commun que les Anglais du collectif Kaleider convient les curieux avides de spectacles faits d'humanité. Avis aux pantouflards du théâtre-objet d'art : « The Money » compte bien vous mettre à contribution, dans tous les sens du terme. Les participants sont invités à prendre place autour d'une table, se constituant immédiatement en assemblée solennelle. Les plus téméraires seront « bienfaiteurs » et

participeront financièrement à hauteur de 10 livres ou plus, selon leurs moyens, et les plus timides se feront « témoins silencieux » de l'expérience. Pourquoi « The Money » ? Parce que tout l'enjeu ici est de décider quoi faire de la somme d'argent qui trône au centre de l'attention. Et tout est possible, dans les limites de l'imagination et de la loi bien sûr. La quinzaine de bienfaiteurs a deux heures pour se mettre d'accord et attribuer le montant à la cause de son choix. Dans le cas où aucune décision ne ferait l'unanimité, l'argent serait remis en jeu lors du prochain spectacle, comme à la loterie. C'est le challenge de la prise de parole,

l'excitation des esprits et des ego qui fait tout l'intérêt et même la perversité de ce jeu-théâtre en apparence si ludique et innocent. La somme n'est pas astronomique, mais elle est bien réelle. Si les voix se font discrètes alors que le cadran numérique fait disparaître les premières minutes, rapidement le débat s'engage et les personnalités s'affirment. Les idéaux altruistes fusent et se confrontent aux intérêts personnels. Ce n'est pas tant la valeur de l'argent que Kaleider interroge, mais la valeur du combat. Est-ce qu'on peut s'accorder sur une cause plus importante qu'une autre ? Est-ce qu'une misère mérite plus qu'une autre d'être

secourue ? On déploie des trésors de diplomatie, on se confronte aux histoires, aux sensibilités d'autres individus qui étaient des étrangers quelques minutes auparavant. On avait presque oublié ce que ça fait d'avoir son mot à dire.

Kaleider est un studio basé à Exeter (Royaume-Uni). Il réunit les gens autour d'expérience en live, de produits et de services. Il accueille des artistes résidents, des chercheurs, des scientifiques...

Pays-Bas

OOOOOOOO

DANSE / CONCEPTION GIULIO D'ANNA
ESPACE CARDIN / 22 MAI À 20H30

« Inspiré par le Musée des cœurs brisés de Zagreb, c' est un spectacle de danse-théâtre sur le thème des échecs sentimentaux. Huit performeurs tous en sous-vêtements envahissent le plateau, puisent dans leurs souvenirs et offrent un instantané de la santé sentimentale des jeunes adultes européens. »

HISTOIRE D'UNE DOULEUR ÉTERNELLE

— par Jean-Christophe Brianchon —

Deuxième spectacle invité sur la scène du festival Chantiers d'Europe pour le chorégraphe italien installé aux Pays-Bas Giulio D'Anna. Deuxième spectacle et, toujours, l'intime au cœur de ses gestes pensés, auxquels donnent vie ses huit performeurs. Mais après les relations père-fils, sondées dans « Parkin'son » en 2013, la famille laisse place à l'amour, au couple et à ses désillusions dans « OOOOOOO ». C'est donc à un plateau vide que se trouve confronté le spectateur. Un plateau vide que peu à peu emplissent la lumière et la musique d'un piano noir, mais surtout les gestes et hurlements de ceux chez qui aimer n'a rien laissé d'autre sur les lèvres que le goût âpre des illusions quand elles sont déçues. Alors peut débiter le rituel funéraire et vital de la résurrection de l'homme au milieu de ses amours mortes, quand d'une simple note apparaît la lumière du désespoir partagé par tous les meurtris. Car de l'individualité inhérente à l'abysale tristesse dans laquelle plongent tous ceux qui sont persuadés de l'unicité de leur histoire, Giulio D'Anna et ses danseurs semblent nous dire qu'il ne sera possible de s'en sortir qu'avec le concours des autres. De l'ami, et des hommes, qui tous feront croire à la possibilité d'une autre histoire. D'un autre amour. C'est ainsi que les corps, pour ainsi dire nus

mais jamais sexuels, se chevauchent, s'étaient et s'abîment pour mieux constituer chacun une partie de la passerelle qui permettra à l'autre de remonter du fond de sa tristesse vers le rivage de la résilience. Et si le chant qui accompagne les mouvements apparaît superflu tant la douleur universelle des gestes suffit à délier le langage des âmes, une humanité nécessaire et véritable émane cependant des images créées par le chorégraphe. Reste alors à se demander si cette résilience solaire qu'il nous donne à voir peut trouver dans nos vies une matière approchant de la vérité. À cette question, la vision de l'errance de ces âmes convalescentes qui se frappent et hurlent à qui veut les croire qu'elles se foutent de la peine endurée ne permet malheureusement pas de répondre positivement. C'est bien du goudron des peines et des douleurs dont est fait ce spectacle. Malgré les croyances. Malgré l'espoir. Malgré tout.

Giulio d'Anna est chorégraphe, metteur en scène et auteur. Il étudie d'abord le ballet puis se forme au Modern Jazz pour se concentrer depuis 2003 à la danse contemporaine. Son travail est présenté dans de nombreux festivals européens.

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

Portugal

SOPA NUVEM (SOUPE NUAGE NOIR)

CONCEPTION COMPANHIA CAÓTICA
ESPACE CARDIN / 19 MAI 10H ET 19H

« Chez Antonio : tout est là, les murs de son salon avec la carte du Portugal, un gros nuage noir dans sa cuisine, l'épicerie du coin dans son frigo. Il part à la recherche d'une mystérieuse recette, traversant le temps et l'espace pour retrouver la famille et les amis du grand-père disparu. »

— par Julien Avril —

Le théâtre, c'est un peu comme la cuisine. On réunit des ingrédients, on les mélange et on les travaille avec des ustensiles jusqu'à obtenir un plat qu'on invite à partager. D'ordinaire, la recette est tenue secrète dans le mystère des répétitions, mais la Companhia Caótica nous convie à la dégustation d'une soupe et c'est justement son élaboration qui va faire théâtre. Cette soupe n'est pas n'importe quelle soupe. C'est avant tout un souvenir, le meilleur souvenir qu'un enfant garde de son grand-père décédé. Et c'est pour faire revivre ce souvenir, et par extension pour redonner corps à la présence de l'être cher disparu, qu'un père va remuer ciel et terre pour en retrouver la recette. Dans un décor domestique (avec une vraie cuisine), António tente de reconstituer la fameuse soupe aux haricots et aux pâtes de son père, mais il ne peut y

arriver tout seul. À l'aide d'un impressionnant dispositif vidéo, à la fois ludique et touchant, António entre en dialogue avec d'autres membres de sa famille, dispersée aux quatre coins du Portugal, allant jusqu'à plonger à l'intérieur du film pour récupérer tel ou tel ingrédient spécial. Il demande aussi la participation du public dans cette élaboration mêlée de souvenirs qui devient peu à peu musicale. Avec cette tambouille intérieure, c'est en fait un magnifique processus de deuil qui nous est proposé de suivre, une quête d'apaisement pour laquelle toute une famille, mais aussi toute une culture s'engagent. « Soupe Nuage Noir » est une belle mise en lumière de notre responsabilité de transmission, celle de rassembler les morceaux épars du monde pour conserver le goût de la vie.

Pays-Bas

IPET (AAIPET)

CONCEPTION RENÉ GEERLINGS CIE BONTEHOND
ESPACE CARDIN / 13 MAI À 11H ET 17H, 14 MAI À 11H

« Deux clowns en costume et nœud papillon s'apprêtent à commencer leur numéro. Les ballons en forme d'animaux volent, les bananes sont dégustées et tous les numéros de magie naissent d'une tablette... »

— par Julien Avril —

Non, la magie et la poésie ne sont pas solubles dans la technologie ! À l'instar de Chaplin et de Keaton qui trouvèrent dans les rouages de la révolution industrielle de nouveaux ressorts comiques, ce duo clownesque qui nous vient des Pays-Bas s'empare des fameuses tablettes numériques auxquelles on prête toutes les possibilités et, comme dans un vrai numéro de music-hall, ils en font sortir tout un tas d'objets, de personnages, d'accessoires, et vont même jusqu'à exprimer leurs émotions à travers elles. Sans parole, mais tout en musique, ce théâtre burlesque du xxie siècle ravit les petits comme les grands qui y trouveront une satire subtile sur notre dépendance aux objets connectés. Que devient notre pouvoir d'agir sur le monde lorsque la batterie est à plat ?

Ici, dans un habile jeu d'abolition des frontières entre le réel et le virtuel, tout passe d'un support à l'autre, du plateau à l'écran et de l'écran au plateau, dans l'émerveillement général. Le corps du clown lui-même n'est pas à l'abri d'être avalé tout rond par la machine. Car elle est revêche, la technologie. Elle ne se laisse pas manipuler si facilement. Et si l'on juge la facilité avec laquelle on finit par obéir à ses ordres, c'est peut-être bien nous d'ailleurs qui en sommes les marionnettes.

JEUNE PUBLIC

Portugal

AU-DELÀ DE LA FORÊT, LE MONDE

CONCEPTION MIGUEL FRAGATA ET INÊS BARAHONA / ESPACE CARDIN / 20 MAI À 15H ET 19H

« Farid est un petit garçon afghan de douze ans, envoyé par sa mère en Europe.

Comment parler de la crise des réfugiés aux enfants ? Que choisissons-nous de leur raconter sur ce monde ? Une histoire bouleversante. »

— par Mathias Daval —

Créé en novembre 2016 au théâtre São Luiz de Lisbonne, « Au-delà de la forêt, le monde » est le fruit de la collaboration entre Miguel Fragata et Inês Barahona au sein de leur compagnie Formiga Atómica. Leur précédent spectacle, « La Marche des éléphants », était un travail autour de la mort, et les voici de retour avec un sujet ancré dans l'actualité : la crise des réfugiés. « Le point de départ a été notre envie de mélanger l'esprit des contes et histoires traditionnelles avec l'histoire contemporaine, ce qui se passe à travers le monde. On a l'impression que les enfants sont de moins en moins préparés à la réalité », précisent-ils. Du coup, la question des migrants leur a semblée cruciale et urgente. Mais en aucun cas il ne s'agit de faire larmoyer dans les chaumières. Miguel et Inês, fort heureusement, n'aiment pas ces spectacles où l'on prend les enfants pour des imbéciles et où les adultes s'ennuient. Le

pitch de la pièce est simple : deux jeunes enfants afghans, dont le père a été tué pendant la guerre, sont envoyés par leur mère en Europe afin d'essayer de les sortir d'un cercle de vengeance et de violence. On suit plus particulièrement le parcours de l'un d'entre eux, Farid, jusqu'à son arrivée à Calais et ses tentatives pour traverser de l'autre côté... Le duo s'est appuyé sur de très nombreux récits de migrants, pour essayer de coller au plus près au regard des enfants : « Nous voulions parler de l'actualité telle qu'elle est perçue par les enfants, conserver leur façon de voir le monde. » Pour beaucoup, l'Europe est vue comme une sorte d'utopie. Paris serait ainsi une ville, selon certains témoignages, où un avion sillonne les airs pour diffuser du parfum... On imagine la déception du jeune garçon en débarquant à Châtelet ! En dépit de son sujet grave, « Au-delà de la forêt, le monde » est un spectacle empreint d'humour. Car l'ob-

jectif est aussi pédagogique : pouvoir expliquer aux enfants des sujets compliqués, créer une résonance avec ce qui se passe autour d'eux. « En France, leur perception est nécessairement différente de celle des enfants portugais, la question des réfugiés est plus présente », précisent-ils. Pour la version française, le texte a été adapté et est interprété par deux nouvelles comédiennes, Émilie Caen et Anne-Élodie Sorlin. Ce sont elles qui portent l'intégralité du récit, comme un conte oral traditionnel. Miguel conclut : « C'est un spectacle engagé, oui, mais surtout humaniste. En portugais on dit "estar no mesmo barco" ("être dans le même bateau")... voilà une expression qui, avec la crise des réfugiés, prend tout son sens aujourd'hui ! »

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

2H30 - A PARTIR DE

PARIS BRUXELLES 19€

À CE PRIX LÀ, FAITES LA ROUTE EN TRAIN.

izy.com

conditions sur izy.com

Théâtre 95

CERGY-PONTOISE
SCÈNE CONVENTIONNÉE
AUX ÉCRITURES CONTEMPORAINES
direction Joël Dragutin

> 26 ET 27 MAI 2017

RENCONTRES JEUNE CRÉATION

ILIADÉ
PAULINE BAYLE
VENDREDI 26 MAI > 20H

ARABLE
KARIMA EL KHARRAZE
VENDREDI 26 MAI > 22H

C'EST (UN PEU) COMPLIQUÉ
D'ÊTRE L'ORIGINE DU MONDE
LES FILLES DE SIMONE
SAMEDI 27 MAI > 20H

CE QUI DEMEURE
ÉLISE CHATAURET
SAMEDI 27 MAI > 22H

01 30 38 11 99 / RESERVATION@THEATRE95.FR / WWW.THEATRE95.FR

ENTRETIEN


**SÉRGIO GODINHO,
VAGABOND EXISTENTIEL**

MUSIQUE / ESPACE CARDIN 20 MAI À 21H

« Chanteur, compositeur, poète, Sérgio Godinho sera accompagné du pianiste Filipe Raposo avec la participation spéciale de la rappeuse Capicua. L'occasion de voyager au cœur des classiques de l'un des musiciens portugais les plus influents de ces quarante dernières années. »

— propos recueillis par Mathias Daval —

À 71 ans, après 23 albums, Sérgio Godinho est une légende vivante de la chanson portugaise. Il nous reçoit chez lui, en plein cœur de Lisbonne, près du Bairro Alto.

Vous allez donner un concert exceptionnel le 20 mai. Ce sera une sorte de best of de vos chansons ?

Oui, même si je n'ai pas encore fait la sélection définitive. Il y aura une bonne vingtaine de morceaux, avec plusieurs couleurs musicales. D'habitude j'ai mon groupe de cinq musiciens, mais là il s'agit d'une formation spécifique, seulement piano et voix. La guitare me sert surtout à composer...

Vous ne composez pas au piano ?

Malheureusement, non ! Je peux jouer un peu, mais c'est l'un de mes regrets de ne pas vraiment avoir appris, car c'est un instrument qui me touche vraiment émotionnellement. J'ai des souvenirs de mon oncle qui jouait du boogie-woogie, du jazz...

Comment en êtes-vous venu à travailler avec Raposo ?

Cela fait un moment que l'on avait des projets ensemble. C'est un pianiste extraordinaire, très éclectique. On a composé « Sobe o Calor », qui a remporté il y a deux mois le prix de la meilleure chanson de film... On a également une invitée sur trois ou quatre morceaux, Capicua, une rappeuse portugaise.

On ne s'attend pas à voir une rappeuse avec Godinho...

À l'époque, certains disaient « Godinho est le précurseur du rap portugais » ! Je suis lié à ça, dans ma façon très rythmique d'aborder la musique, et de lancer le texte. Mais je suis trop attaché à la mélodie, je ne serai jamais un rappeur (*rises*). Et puis le rap à forte dose, c'est un peu fatigant, non ?... En tout cas, Capicua est une personne adorable, et elle écrit très bien. Elle vient de Porto, comme moi... Je suis parti de là quand j'avais vingt ans, et même si j'habite Lisbonne depuis quarante ans maintenant, j'ai toujours gardé un attachement pour cette ville. Porto, c'est comme du granit, vous voyez ?

Du granit ?

C'est une ville dure, mais remplie d'éclats brillants. Avec un humour particulier.

Vous êtes nostalgique de cette époque, des années soixante et soixante-dix ?

Non, pas du tout.

Même musicalement ?

J'aime bien le son de mon époque. Mes chansons sont très plastiques, elles sont sans cesse réarrangées au fil des années, même sans vouloir à tout prix « faire moderne ». Et je joue avec des musiciens nettement plus jeunes que moi ! Mais bien sûr, quand j'avais vingt ans, j'aimais beaucoup la musique anglo-saxonne, les Beatles, les Rolling Stones...

Pas le fado ?

Il y a des chansons magnifiques d'Amália, qui est la plus grande interprète, mais je n'ai jamais vraiment été un grand amateur de fado. Quand j'étais jeune j'écoutais plutôt de la chanson française, Brassens ou Brel. À seize ans, j'ai acheté le single « Le Moribond » (*Sérgio commence à chanter* : « *Ami,*

remplis mon verre... »). J'ai vu Brel sur scène à la Patinoire de Genève, il entra et sortait de scène en courant, il avait l'énergie d'un rockeur.

Vous pour qui les mots sont tellement importants, que pensez-vous du Nobel de Bob Dylan ?

Je suis très content qu'il ait eu le prix, c'était un choix polémique mais courageux. Une ouverture à d'autres formes de littérature. Et Dylan a beaucoup compté pour moi, « Blonde on Blonde », « Highway 61 »... J'écoutais tout le temps « Like a Rolling Stone », qui est peut-être sa meilleure chanson.

« Blonde on Blonde » est sorti en 1965, c'est le moment où vous avez quitté le Portugal.

Oui, à cause du service militaire, j'étais réfractaire. Je ne voulais pas passer des années à faire la guerre au Mozambique ! Alors je suis parti à Genève pendant deux ans étudier la psychologie, j'étais élève de Piaget. Mais ça n'était pas pour moi tout ça, alors je suis parti sur la route... J'ai commencé une vie de vagabond existentiel en Europe. J'ai fait beaucoup d'auto-stop ! J'ai été cuisinier sur un bateau...



C'est sur scène que la chanson se fait vraiment

Et puis vous avez débarqué à Paris...

Je suis arrivé fin 1967, et j'y étais en plein Mai 68. J'étais tous les jours dans la rue ! J'ai dormi plusieurs nuits dans la Sorbonne, on a occupé la Maison des étudiants portugais, qui était proche du régime. Je vivais de petits boulots...

Et la musique dans tout ça ? Vous composiez déjà ?

Je jouais mais je ne composais pas vraiment, je tâtonnais. Et puis l'année d'après il y a eu des auditions pour « Hair ».

La comédie musicale ?

Sa version française, oui, au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il y avait 7 000 candidats, et j'ai été sélectionné. On faisait plusieurs rôles à la fois, ça m'a donné l'expérience de la scène, ça m'a beaucoup appris. Le spectacle parlait de la guerre du Vietnam, des hippies, d'amour libre...

C'était avec Julien Clerc, non ?

La première année, oui, et après avec Gérard Lenorman. D'ailleurs, il devient quoi, Gérard ?

Fin de carrière difficile...

Ah oui... J'ai aussi rencontré plusieurs musiciens portugais à Paris à ce moment-là, notamment José Mário Branco. J'ai écrit les paroles de quatre morceaux de son premier disque.

Et votre premier album à vous ?

« Os sobreviventes » est sorti en 1971, sous un label portugais. Le deuxième album est sorti pendant que je vivais à Amsterdam. Certaines de ses chansons sont toujours très actuelles...

Beaucoup sont devenues cultes.

Oui... Mais je dois dire que c'est d'abord la scène que j'aime, c'est là que la chanson se fait vraiment. Je n'aime pas trop enregistrer en studio. C'est nécessaire, et on y apprend des choses, mais disons que c'est une joie très différée ! Et puis la

communication avec le public est indispensable, c'est le pendant de la solitude créative.

Quand vous composez, c'est musique ou paroles d'abord ?

Le texte après ! La phrase vient se coucher sur une musique existante. Même si parfois les paroles peuvent influencer la musique.

Vous avez poussé le travail sur le texte beaucoup plus loin, puisque vous êtes aussi l'auteur de nouvelles, et votre premier roman « Coração Mais Que Perfeito » vient de sortir.

Écrire un roman a été une forme de discipline particulière à laquelle je n'étais pas habitué. J'ai écrit presque tous les jours pendant un an et demi. Ce qui m'a poussé, c'est l'envie de savoir ce que devenaient les personnages ! C'est sans doute un cliché littéraire de dire ça, mais je crois qu'ils sont vivants. D'ailleurs mes chansons ont elles aussi très souvent des personnages, parfois réalistes, parfois mythiques...

Beaucoup de vos textes sont tout de même politiques, vous avez l'image d'un chanteur engagé...

J'ai eu beaucoup de chansons politiques, qui parlaient du Portugal de l'époque, mais pas seulement ! Dramaturgiquement, le sujet qui m'a toujours intéressé c'est la fin de l'amour, et ce qui recommence après. Il y a une de mes chansons les plus célèbres qui s'appelle « O Primeiro Dia », le premier jour du reste de sa vie...

Le 25 avril 1974, ça a été un peu le premier jour du reste de la vie du Portugal. Où étiez-vous à ce moment-là ?

J'étais à Vancouver. J'ai appris la nouvelle le lendemain par le journal. Mais il n'y avait qu'un entrefilet qui disait que des tanks occupaient le centre de Lisbonne. Au début j'ai pensé que ça pouvait être un coup d'État de l'extrême droite. Et puis j'ai compris ce qui se passait vraiment.

Dans les dernières années du régime, vous aviez connu la censure ?

Une certaine forme de censure, mais c'était parfois plus pernicieux. Le régime était décadent, en pleine pourriture, et il ne savait pas trop que faire des chanteurs protestataires !

Il y a beaucoup de citations de vos chansons qui sont reprises dans le contexte politique d'aujourd'hui.

Oui, c'est agréable de voir ça ! On a besoin de retrouver une forme d'engagement, sans doute.

Votre concert au Théâtre de la Ville s'inscrit dans un festival européen. Quelle est votre vision de l'Europe aujourd'hui ?

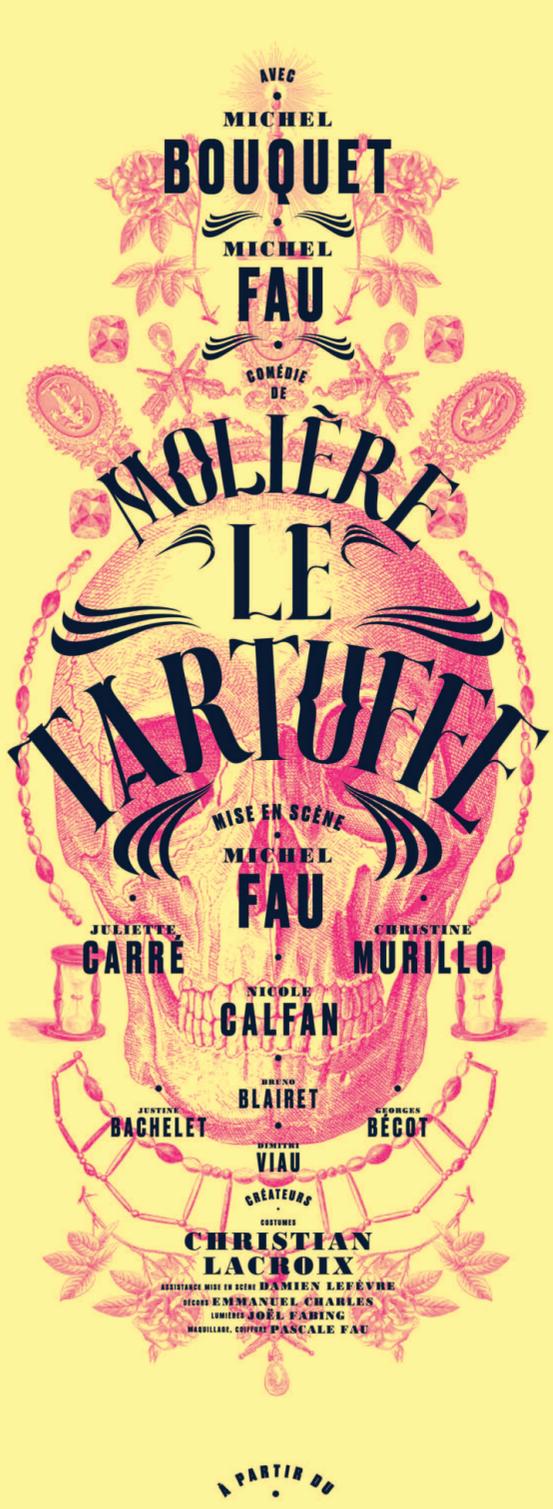
L'Europe est toujours une construction précaire. Elle est en crise, et on entend monter des voix populistes... Mais c'est comme avec l'élection de Trump aux États-Unis, ça a été un événement terrible, et en même temps c'est peut-être l'occasion de réveiller les consciences. Et il faut qu'on arrive à trouver des solutions politiques à la question des migrants. Nous, on les accueillerait volontiers au Portugal, mais ils ne veulent pas venir, ils préfèrent aller en Allemagne ! (*rises*)



THÉÂTRE DE LA PORTE ST-MARTIN



THÉÂTRE DE LA PORTE ST-MARTIN



A PARTIR DU
15 SEPTEMBRE

Location
01 42 08 00 32
PorteStMartin.com

MAGASINS FNAC, FNAC.COM ET SUR L'APPLI TICKETLIVE



Location
01 42 08 00 32
PorteStMartin.com

MAGASINS FNAC, FNAC.COM ET SUR L'APPLI TICKETLIVE

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSSI GÉNÉ-

LA QUESTION

QUELLE EUROPE ?

— par Kathrin Deventer (traduit de l'anglais) —

«L'Europe, c'est beaucoup de choses à la fois. C'est un endroit où la diversité culturelle est immense, et c'est ce qui la rend à la fois si riche et si complexe. Mais l'Europe, c'est aussi un projet de paix. Une façon d'organiser la vie de gens qui vivent ensemble. Et la citoyenneté n'est pas une évidence. Cela implique un sens des responsabilités, un engagement social et des aptitudes politiques. Nous sommes à un instant important où nous devons nous demander si nous sommes simplement régis par des normes, ou bien si nous le sommes également par notre capacité à imaginer un futur. Je penche personnellement pour la seconde option. Ce que nous faisons de la citoyenneté est également le reflet de notre imagination et de notre propension à agir dans et pour la création d'un espace commun. Je pense que la culture contribue significativement à construire la citoyenneté européenne autant que la communauté pour une raison simple : les arts et les activités culturelles créent un face-à-face avec l'autre, mais également avec soi-même, et les festivals sont une plate-forme fantastique pour créer ce face-à-face. Il n'y a pas de meilleur endroit qu'un festival pour ressentir la dimension sociale

des arts. Si certaines institutions, et avec elles certains politiciens, semblent gouverner le monde de façon à engendrer toujours plus de divisions, je crois tout de même dans le pouvoir des communautés et des individus qui les constituent à dépasser les structures et leurs contraintes politiques. Je le constate chaque jour au sein de la communauté des festivals regroupés au sein de l'Association des Festivals Européens. Nous tâchons de connecter entre eux les organisateurs, les artistes et les festivaliers afin de créer plus de collaborations et d'interactions, et de permettre aux festivals de rester ces plates-formes vibrantes de représentation du monde des arts.»

Kathrin Deventer est secrétaire générale de l'EFA (European Festivals Association).

LE DESSIN

ILMAQUINARO TEATRO : LE SOUVENIR N'EST JAMAIS BIEN LOIN...

— par Baptiste Drapeau —



I/O Gazette n°55 — 17.04.2017
La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — BESIDE, 177 rue du Temple, 75003 Paris —
SIRET 81473614600014
Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu
Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80
Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr
Responsable Partenariats / Publicité India Bouquereau india.bouquereau@iogazette.fr
Conception de la maquette Gala Collette
Ont contribué à ce numéro
Julien Avril, Duarte Bénard da Costa, Christophe Candoni, Léa Coff, Sébastien Descours,
Mariane de Douhet, Baptiste Drapeau (illus.), Augustin Guillot, Andrea Pelegrin Kristic,
Lola Salem
Photo de couverture © Anastasiia Sapon

LE CHIFFRE

21

C'est le nombre de millions de vues sur YouTube du court-métrage « *Tzafar* » de Nancy Spetsiotis

ENCORE + DE CHANTIERS...

« Le Dôme - Migration 2 », du Good Chance Theatre

Exposition, performance, ateliers. Un travail avec réfugiés et immigrants à l'initiative de deux dramaturges britanniques, Joe Murphy et Joe Robertson
Jardins Théâtre de la Ville-Espace Cardin, du 2 au 24 mai

« Tanizaki », de Warme Winkel Cie

Théâtre. Sur l'écrivain, le Japon et l'envie d'être japonais.
Espace Pierre Cardin, du 2 au 3 mai

« Le Propre et le Sale », de Vera Mantero

Danse. Entre société durable et écologie du fantasme.
Théâtre des Abbesses, 4 mai à 20h30

« Habrás de ir a la guerra que empieza hoy », de Pablo Fidalgo Lareo

Théâtre. Un témoignage bouleversant entre guerre civile espagnole et histoire familiale.
Théâtre des Abbesses, 6 mai à 20h30

« Who is me. Pasolini - Poeta de las cenizas », d'Alex Rigola

Théâtre. Une rencontre avec Pasolini, ses mots, son éthique et sa rage.
Espace Pierre Cardin, du 9 au 11 mai

« Zohre », de Marjolijn van Heemstra

Théâtre. Une histoire captivante et émouvante sur l'inégalité, l'intégration et l'idéalisme.
Espace Pierre Cardin, 16 mai à 20h30

6 courts-métrages grecs sur l'immigration

Projection. Parcours d'exilés (1965-2015).
Espace Pierre Cardin, 16 mai

« Lady Justice », de Jasna L. Vinovski

Performance. Une performance tel un acte politique ?
Espace Pierre Cardin, 23 mai à 20h30

RÉVOLUTION ET DÉMOCRATIE :
LE RAPPEL DES ŒILLETS

EXPOSITION / ESPACE CARDIN / DU 2 AU 24 MAI

« À l'heure où le futur de l'Europe est en jeu, cette 8^e édition de Chantiers d'Europe démarre avec un regard porté sur la Révolution des Œillets qui, le 25 avril 1974, au Portugal, a mis fin à la plus longue dictature en Europe. »

« FASCISMO NUNCA MAIS ! »

— par Mathias Daval —

Le point de départ de l'exposition est la révolution des Œillets qui, au cours du mois d'avril 1974, a fait basculer le Portugal dans la modernité démocratique. I/O a rencontré Luis Farinha, directeur du musée de l'Aljube et responsable de l'exposition.

En plein cœur de Lisbonne, en face de la cathédrale Santa Maria Maior, l'Aljube est une ancienne prison politique de la dictature (al jube signifie « puits », « prison » en arabe). Elle a d'abord été une prison ecclésiastique jusqu'au XIX^e siècle, puis une prison pour femmes. Réactivée en 1928 par la dictature militaire et ouverte jusqu'en 1965, elle a détenu plus de 30 000 opposants politiques de tous profils : intellectuels, étudiants, activistes d'extrême gauche... En 2015, le lieu est transformé en musée municipal, nommé « Résistance et liberté » en mémoire des résistants au régime salazariste. Sur quatre étages, il décline les documents d'archives et retrace l'histoire du fascisme portugais : mécanismes de répression, outils de censure, dossiers de tribunaux politiques, conditions de torture... C'est à partir de ce témoignage vital que s'est constituée l'idée d'une exposition. Luis Farinha revient sur les origines de la révolution. « Jusqu'en 1974, le pouvoir portugais est concentré sur la guerre coloniale. Il y consacre jusqu'à 40 % du budget de l'État ! Face à ce blocage, des résistances s'affirment. Il y a une forte vague d'émigration, et dans l'armée les désertions se multiplient. » Le 25 avril 1974, le Portugal est mûr pour basculer dans une nouvelle époque, celle des « 3 D » : décolonisation, démocratisation, développement. « Il y a eu un changement des mentalités, une certaine influence du marxisme », poursuit le directeur du musée. « Il a tout de suite été décidé d'organiser des

élections en moins d'un an, ainsi qu'une série de mesures fortes comme la réforme agraire, les nationalisations, la constitution d'un véritable système universel d'éducation et de santé... Le pays a été transformé radicalement. » La révolution des Œillets est très originale car si elle a été opérée par les militaires, elle a malgré tout été une révolution pacifique puisque ces derniers sont retournés dans leurs casernes une fois la transition effectuée – contrairement à certains coups d'État sud-américains. « Peut-être le dernier geste romantique en Europe ! », plaisante Luis Farinha. Celui-ci insiste sur la spécificité politique de l'époque, qui continue de résonner quarante ans plus tard : si le Parti communiste n'a jamais été au pouvoir au Portugal, il continue depuis les années 1970 de représenter une force majeure, avec encore 12 % des électeurs aujourd'hui, et une présence très forte dans les syndicats et les collectivités locales. « Aujourd'hui, il n'y a pas d'extrême droite au Portugal, affirme Luis Farinha. Il existe quelques groupuscules, mais plus personne ne se revendique vraiment du salazarisme. »



Une exposition pédagogique et très visuelle

Et que viennent faire les œillets dans tout ça ? « C'était une tradition, précise Farinha. En 1974 à Lisbonne, des femmes ont distribué des fleurs aux soldats, mais cela avait déjà été le cas pendant la révolution républicaine de 1910. Il s'agit simplement d'une façon de saluer les forces révolutionnaires... Pour l'exposition du Théâtre de la Ville, nous avons demandé à une petite ville proche de Lisbonne, Campo Maior, de se charger de la fabrication à la main d'œillets de papier rouge qui seront suspendus au plafond dans le hall

TRIBUNE

« ENTRER EN CONTACT AVEC LA VÉRITÉ CULTURELLE DE L'AUTRE »

— par Dimitris Nakos (traduit de l'anglais) —

Les arts sont aujourd'hui considérés comme n'étant pas nécessaires à la survie des hommes, et se trouvent relégués à la marge de nos vies. Le cinéma, le théâtre, les arts visuels et, plus généralement, ce qu'on appelle la « culture noble », ne font pas partie de notre vie quotidienne. Mais cette « culture noble » trouve sa source dans ce que l'on nomme la Culture, laquelle constitue nos sociétés, et n'est construite que par les peuples qui font ces dernières. Les échanges et contacts entre différentes cultures, ou bien ce que nous appelons autrement les « politiques culturelles », sont en mesure d'unir les peuples d'Europe. C'est un moyen d'amener chacun à entrer en contact avec la vérité culturelle de l'autre, et c'est exactement de cette façon que certaines valeurs comme la solidarité et la fraternité peuvent acquérir une substance. Peut-être le cinéma est-il une forme d'art par excellence, qui peut facilement amener à faire se rencontrer différentes cultures, permettre à chacun de dé-

couvrir l'autre et à tous, ce faisant, de se redécouvrir, puisque « l'étranger nous amène à confirmer nos certitudes », comme le disait Zigmunt Bauman. Les cultures étrangères peuvent nous orienter en ce qu'à travers les images qu'elles nous montrent, elles nous permettent d'apercevoir notre chemin propre. Comme l'explique Norbert Elias, « la culture n'est pas un concept établi, mais une notion toujours en mouvement », ce qui implique que les mutations culturelles autant que les rencontres devraient être considérées en quelque sorte comme relevant d'une logique inévitable. Aujourd'hui plus que jamais, pays et cultures sont en contact quotidien, et le dialogue interculturel est toujours fécond. Il faut cependant être vigilant à ce que ces rencontres ne mènent à l'aliénation d'une culture par une autre. Je ne suis pas certain qu'il faille envisager l'unité culturelle de l'Europe comme un objectif réel à atteindre, ou bien plutôt comme un objectif que chacun devrait vouloir atteindre. Ce faisant,

ce que nous appelons « Civilisation » pourrait évoluer vers quelque chose de plus grand, ou bien vers ce dont Wittgenstein parlait alors qu'il disait que, « de cette civilisation que nous avons, naîtra peut-être un jour une civilisation nouvelle ».

Dimitris Nakos est né en 1982 à Athènes. Il a un PhD en cinéma et philosophie. Il habite et travaille à Athènes comme réalisateur et scénariste. Il enseigne également le cinéma à la Panteion University. Dans le cadre de Chantiers d'Europe, il présente le court-métrage « 4 mars ».

PALAIS DE TOKYO

FESTIVAL

DO

DISTURB

21-22-23 AVRIL 2017

AVEC

FESTIVALS INVITÉS:
ACTORAL (MARSEILLE)
**CAMPING-CND CENTRE NATIONAL
DE LA DANSE (PANTIN)**
**FESTIVAL DDD - DIAS DA DANÇA
(PORTO, PORTUGAL)**
SANTARCANGELO FESTIVAL (ITALIE)
**TBA - TIME BASED ART FESTIVAL
(PORTLAND, ÉTATS-UNIS)**
+
NUITS SONORES (LYON)

Alex Baczynski-Jenkins
Rochdi Belgasmi
Jacopo Belloni
Julie Béna
Rotten Bliss
Egle Budvytyte
Benedetto Bufalino
Boris Dambly (RE:c)
Lorenzo De Angelis
Laurent Goldring
Piero Golia
Célia Gondol
Silvia Gribaudo
Francesca Grilli
Séverin Guelpa
**aalliiiceelleesscaannnee&ssoon-
niiaaddeerrzzyppoollsskkii**
Thomas Mailaender

Jacopo Miliani
**Dorothee Munyaneza
& Holland Andrews**
Musarc
Simon Pfeffel
Nicolas Puyjalon
Lara Schnitger
Pablo Tomek
Naama Tsabar
Jonathan Uliel Saldanha
Studio Dennis Vanderbroeck
Alexander Vantournhout
Miet Warlop
John Wood & Paul Harrison
Tori Wrānes
**& Projets BYOP (Bring Your
Own Performance)**

#DoDisturb www.palaisdetokyo.com



EN COPRODUCTION AVEC

ARTER
VIVANTO

DO DISTURB BÉNÉFICIE DU SOUTIEN DE

novelty

MAC

elysées mermoz

NOCTIS

QUIXOTIC
PROJECTS
EST. 2011

PARTENAIRES MÉDIA

laRockupables

liberal

NOVA

ET DU SOUTIEN DE: AMBASSADE DE LA RÉPUBLIQUE DE LITUANIE EN FRANCE - AMBASSADE D'ISRAËL EN FRANCE - AMBASSADE ROYALE DE NORVÈGE À PARIS - AMBASSADE DU PORTUGAL EN FRANCE / CENTRE CULTUREL PORTUGAIS À PARIS - CAMÕES, I.P. - ANTON KERN GALLERY - ARS ULTIMA, STEIN & GUILLOT ART FOUNDATION - FONDATION FRANÇOIS SCHNEIDER - FONDATION DU JUDAÏSME FRANÇAIS - GALERIE MAUBERT, GALLERIA CONTINUA, SAN GIMIGNANO / BEIJING / LES MOULINS / HABANA - INSTITUT CULTUREL ITALIEN DE PARIS - MARÍA FERNANDA HERNÁNDEZ FRANCO - MONDRIAN FONDS - OCA - OFFICE FOR CONTEMPORARY ART NORWAY - PRO HELVETIA, FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE - WALLONIE-BRUXELLES INTERNATIONAL